

étaient, suivant l'usage, invités à demeurer tranquilles dans leurs villes et dans leurs villages, et menacés des peines de droit s'ils prenaient les armes contre les Français leurs alliés. Comme un grand nombre de soldats, une partie de l'artillerie et tous les bagages étaient restés en arrière, l'adjutant-commandant Bagnéris eut l'ordre d'attendre à Zarza-la-Mayor les détachemens, les traîneurs et les voitures qui arriveraient successivement, et d'en former une colonne avec laquelle il suivrait la dernière division de l'armée.

Le 19 novembre, une compagnie de voltigeurs prit poste à Segura, village portugais qui, de son ancien château démoli dans les guerres passées, n'a conservé qu'une tour à demi détruite. Le 19, l'avant-garde, composée du 70^e régiment d'infanterie, de deux compagnies de sapeurs-mineurs catalans et du régiment de hussards espagnols de Marie-Louise, sous les sapeurs-mineurs catalans et du régimens de hussards espagnols de Marie-Louise, sous les

ordres du général de brigade Maurin , com-
mença le mouvement. Elle fut suivie le lende-
main par les première et deuxième divisions
d'infanterie , et par celle du général Caraffa.
Ces troupes entrèrent en Portugal par le pont
de Segura sur l'Erjas , et rallièrent la compagnie
de voltigeurs qui avait été détachée en avant.
Le reste de l'armée partit les jours suivans de
Zarza-la-Mayor , et passa l'Erjas à gué au pied
de la montagne où sont les débris de la forte-
resse démantelée de Salvaterra do Estremo.

On se dirigeait sur Castello-Branco. L'avant-
garde prit le chemin le meilleur , mais le plus
long , celui qui traverse la petite ville d'Idanha-
a-Nova. Le reste de l'armée marcha en deux co-
lonnes , l'une par Zibreira et Ladoeiro ; l'autre,
par Rosmanihal et Monforte. Toutes deux pas-
sèrent à gué l'Aravil et le Poncul , rivières qui se
jettent dans le Tage.

Castello-Branco est bâti sur le penchant d'une
colline et dominé par un vieux château. Le ma-
rchal de Berwick a fait sauter , en 1704 , une

partie de ses murailles. L'armée espagnole du comte d'Aranda et le corps auxiliaire français, commandé par le prince de Beauvau, n'ont pas été plus loin que cette ville en 1762. C'est un évêché et un chef-lieu de comarque. Sa population est de plus de six mille âmes, nombre considérable dans un tel pays.

Les troupes passèrent une seule nuit à Castello-Branco et continuèrent à marcher sur deux colonnes. L'avant-garde et la deuxième division s'acheminèrent par Perdigao et Macao; le chemin est praticable pour les hommes et pour les chevaux : les torrens qu'il rencontre sont en petit nombre. Il franchit à la Portella da Milharica les montagnes escarpées qui courent perpendiculairement au Tage, depuis le sommet du Moradal jusque derrière Villa-Velha, et qui, après avoir resserré le fleuve entre deux rochers, se prolongent vers Niza dans l'Alemtejo. Une rivière, l'Ocreza, traverse, ou plutôt déchire cette chaîne ardue. L'Ocreza n'est jamais guéable près de son embouchure dans le Tage.

Les troupes la passèrent devant Vendas-Novas, sur un bac qui ne contenait que douze hommes ou quatre chevaux à la fois. Le transport de huit à dix mille hommes et de huit à neuf cents chevaux d'une rive à l'autre ne put s'effectuer qu'en perdant des soldats, et avec une extrême lenteur.

L'état-major général, la première division, la plus grande partie des colonnes d'arrière-garde, et ce qu'on put mener de voitures d'artillerie suivirent le chemin d'en-haut, plus large que l'autre, mais hérissé de blocs de quartz et d'aspérités rocailleuses. A chaque pas, les rivières gonflées et rapides mettaient à l'épreuve la patience des soldats et en emportaient quelques-uns. Outre plusieurs torrens moins considérables, ils durent passer successivement à gué la Liria, l'Ocreza qui avait alors plus de quatre pieds d'eau, l'Alvito, plus large, et presque aussi profond ; la Troya, dont le passage eût été regardé comme très-dangereux, si l'on n'eût pas traversé auparavant l'Alvito et l'Ocreza. Sur

la rive droite de l'Alvito s'élève à pic la chaîne qui vient du Moradal. Le col par lequel la route la franchit s'appelle Portella das Thalhadas. L'armée vit à droite et à gauche du chemin les restes des redoutes élevées par le comte de Lippe, quand il voulut, dans la campagne de 1762, ajouter à la force de cette forte position. Après quinze heures de marche, les hommes les plus ingambes et les plus vigoureux arrivèrent à Sobreira-Formoza. Les Français ne s'arrêtèrent qu'une nuit dans ce village. D'autres torrens, d'autres montagnes les attendaient jusque près d'Abrantès. Les vieux soldats qui avaient guerroyé dans les Alpes de la Suisse et du Tyrol, furent étonnés quand il fallut descendre presque verticalement dans le lit du Codes, et escalader ensuite le mur de rochers à la rive gauche de cet affluent du Zezere.

PENDANT cinq mortelles journées, de tristes monticules de grès succèdent à des landes de rochers schisteuses et tranchantes, et sont rem-

placés par d'énormes montagnes de granit. Là où la pierre ne se montre pas à découvert, l'œil se perd dans des landes uniformément parsemées de bruyères et de cistes. Des chèvres maigres et promptes à fuir dans la montagne composent les seuls troupeaux des habitans. Il faut, pour trouver des traces humaines, les chercher au fond de quelques ravins qui conservent l'eau pendant l'été. Là, près du hameau qui, par la couleur et la forme de ses maisons, ressemble à une continuation de l'éternel rocher, on a planté d'oliviers quelques terrains enclos, et l'on a semé un peu de seigle et de maïs. Rien n'interrompt la monotonie du paysage, que des châtaigniers isolés, alors dépouillés de leurs feuilles, les pâles arbres à liège, et les chênes verts rabougris dont la vue attriste dans toutes les saisons.

Le mauvais temps assaillit constamment l'armée. Les pluies de la fin d'automne sont, en Portugal, un véritable déluge qui rappelle l'hivernage des Antilles. Vingt fois chaque jour

les colonnes d'infanterie se rompaient en passant à gué les rivières gonflées et débordées. Les soldats marchèrent à la débandade. En cessant d'être contenus par le lien de l'organisation et par la présence de leurs chefs, ils ressemblèrent non plus à une armée, mais à un ramassis d'hommes exaspérés par la misère. Les journées de marche étaient très-longues. Les sentiers étroits obligeaient souvent à défiler un à un. Dans ce pays de hautes montagnes, le soleil restait alors à peine huit heures sur l'horizon. On n'arrivait au gîte que très avant dans la nuit. Et quel gîte ! presque toujours le roc nu. Pendant les guerres d'Allemagne, un poêle enfumé et des hôtes bienveillans faisaient oublier aux Français les peines d'une marche forcée. En Portugal c'était beaucoup quand, après des fatigues plus grandes, ils trouvaient à se recueillir sous l'abri d'un chêne vert, quand de chétifs oliviers leur procuraient de quoi allumer un feu qui n'avait pas assez de

force pour sécher leurs corps et leurs habits imbibés des eaux du ciel et des torrens.

Les Français n'étaient pas attendus en Portugal ; rien n'était préparé pour les recevoir soit en amis, soit en ennemis. On avait su dans la Beira qu'ils côtoyaient la frontière. Comme les magistrats ne recevaient de Lisbonne ni ordres, ni avis sur la conduite à tenir envers eux, on jugea que l'armée française passerait le Tage en Espagne, pour aller à Gibraltar. Cette opinion s'accrédita quand on vit les premières colonnes se porter sur Alcantara. Tout-à-coup, les voilà qui entrent sans vivres, sans moyens de transports et qui traversent au pas de course une contrée où le voyageur prudent ne quitte point la couchée de la nuit, sans emporter avec lui des provisions pour la route.

Ainsi, l'on ne faisait pas de distributions de vivres. Castello-Branco, la seule ville de la route qui eût pu fournir du pain, de la viande et du vin, fut prise au dépourvu, et comme abasour-

die par l'irruption des troupes étrangères. Malgré plusieurs exemples de sévérité donnés par le général en chef sur des coupables français et espagnols, moins en punition d'inévitables délits, que pour prévenir le retour du désordre à une époque où il serait moins excusable, le pillage empêcha les habitans d'appliquer à la subsistance de l'armée les faibles ressources, dont ils eussent pu disposer dans des circonstances ordinaires. Les soldats poussés par le besoin se jetèrent dans les landes et mangèrent le miel des ruches qui y sont éparses; les uns découvrirent et dévorèrent la frugale provision de maïs, d'olives et de châtaignes que le pauvre avait réservée pour nourrir sa famille pendant l'hiver. Les autres vécurent des glands de chêne, *bellotas*, avec lesquels on engraisse les bestiaux dans la Péninsule. Malheur à l'humble chaumière qui se trouva à portée de ces bandes affamées! Les familles effrayées prirent la fuite. Beaucoup de soldats d'infanterie furent tués par les paysans réduits au

désespoir. La cavalerie perdit un plus grand nombre de chevaux ; les plus vigoureux étaient déferrés, maigris, exténués. L'artillerie resta en arrière dès la première journée après le passage de l'Erjas, bien qu'on attelât douze bœufs ou chevaux aux pièces de bataille, et qu'on leur fit gravir les montagnes, portées plutôt que traînées par les canonniers et par les soldats attachés au service du parc.

LE général Junot arriva le 24 au matin à Abrantès. Son avant-garde y était entrée la veille. Il songea d'abord à s'assurer du passage du Zezere. La prise de possession de Punhete¹, petite ville située sur la rive gauche de cette rivière, et à son confluent avec le Tage, devait être, sous le point de vue militaire, le complément de l'occupation d'Abrantès. Le

¹ A Punhete, les bateaux sont construits avec tant de rapidité, qu'ils semblent descendre des forêts sur le fleuve.

capitaine de génie, Mescur, les sapeurs-mineurs catalans, et un détachement d'infanterie française, allèrent à Punhete pour établir, avec l'assistance des habitans du pays, un pont formé de bateaux qui, après avoir été employés à cet usage en 1801, étaient restés abandonnés en divers endroits de la rivière. Abrantès est une ville considérable. Elle est bâtie sur le revers méridional d'une éminence au pied de laquelle coule le Tage. On y arrive par des chemins étroits et difficiles; la partie d'en-haut a de vieux murs et un château ruiné. Il existe un pont de bateaux à demeure à un quart de lieue au-dessous des murailles de la ville. C'est le dernier en allant vers Lisbonne. Bientôt le Tage, grossi du Zezere, cesse de rouler dans des gouffres et descend à la mer majestueux, immense et arrosant des campagnes fertiles situées à la sortie du désert et à l'entrée de l'Alemtejo d'une part, et de l'Estramadure de l'autre. La place d'Abrantès peut exercer la plus haute

influence sur les opérations de la guerre. Il ne lui manque que d'être mieux fortifiée pour être appelée la clef du Portugal.

L'armée trouva à Abrantès le terme de ses souffrances. On distribua aux soldats des vivres et des souliers. L'incertitude où l'on était resté jusqu'alors sur le parti que prendrait la cour de Lisbonne, et la juste crainte qu'on avait d'un débarquement anglais à l'embouchure du Tage, disparurent devant un espoir consolateur. Si le prince régent avait voulu se servir de la force des armes pour refuser aux étrangers l'entrée du royaume, rien ne l'empêchait d'opposer aux Français plus de dix mille soldats rassemblés d'avance aux environs de sa capitale. Les troupes de ligne et les miliciens auraient rempli Abrantès, ou du moins on les aurait vus garnissant les retranchemens qui existent encore sur la rive droite du Zezere devant Punhete. Au contraire, l'aspect moral du pays était calme et pacifique. Dès lors le succès de l'expé-

dition ne fut plus un problème. Le général français avec une espèce d'abandon qui n'était pas dépourvu de calcul , annonça lui-même au premier ministre de Portugal son arrivée à Abrantès. « Je serai dans quatre jours à Lis- » bonne, » lui disait-il. « Mes soldats sont dé- » solés de n'avoir pas encore tiré un coup de » fusil. Ne les y forcez pas. Je crois que vous » auriez tort. »

LE Portugal était conquis, et le prince régent ne savait pas même que les troupes étrangères fussent entrées sur son territoire. Depuis que la légation française et l'ambassade espagnole s'étaient éloignées de Lisbonne, le gouvernement avait conseillé aux marchands composant la factorerie anglaise de ne pas attendre l'issue d'une querelle qui, dans toutes les hypothèses probables, tournerait mal pour eux ; pour hâter leur départ, il leur avait fait la remise des droits de douane sur la sortie des marchandises. Aussitôt partirent de Lisbonne et

d'Oporto , emportant avec elles leurs richesses, trois cents familles anglaises presque dénationalisées par un long séjour dans ces deux villes. On promet de respecter les personnes et les propriétés de celles qui restaient. A cette condition , et sous la réserve que les troupes françaises et espagnoles n'entreraient pas en Portugal , l'Angleterre permit à la cour de Lisbonne de céder ostensiblement à la volonté de l'empereur Napoléon.

Fort de cet assentiment, on écrivit à Paris qu'on adhérerait pleinement et absolument au système continental et qu'on allait déclarer la guerre à la Grande-Bretagne ; mais on remontrait que la situation particulière du pays et ses intérêts maritimes et coloniaux commandaient une extrême prudence. On attendait de l'Amérique des vaisseaux richement chargés. Une escadre portugaise , alors en croisière devant Alger , tomberait inmanquablement entre les mains des Anglais , si l'on commençait les hostilités avant qu'elle eût eu le temps

de rentrer dans le Tage. Le Brésil était dépourvu de fortifications et de troupes. Il importait aux puissances coalisées contre la suprématie d'une seule qu'elle n'ajoutât pas cette riche portion du continent américain à ses possessions déjà si nombreuses. Pour empêcher le Brésil de devenir une colonie anglaise, le prince régent offrait d'envoyer, avec le titre de connétable, son fils premier né réchauffer chez ses sujets du Nouveau-Monde l'amour pour la mère-patrie. Le prince de Beira n'avait alors que neuf ans; mais la princesse douairière du Brésil, sœur de la reine, chère au peuple et regardée comme la plus forte tête de la maison de Bragance, devait accompagner l'infant et gouverner en son nom avec l'assistance de l'ancien vice-roi, Don Fernando de Portugal. On espérait à Lisbonne que cette résolution, notifiée en même temps à la nation et aux cours étrangères, s'accorderait avec les vues politiques de la France. Si l'espoir du prince régent était trompé, il devait prendre à regret, ainsi qu'il

l'avait déclaré plusieurs fois, le parti de s'éloigner de ses États d'Europe avec sa famille.

CEPENDANT les nouvelles de Paris ne cessaient pas d'être alarmantes. L'ambassadeur portugais n'avait eu que des soupçons vagues sur les machinations et les intrigues qui avaient précédé le traité de Fontainebleau; mais il voyait les troupes s'agglomérer à Bayonne. Ses lettres, plus pressantes de jour en jour, déterminèrent enfin le cabinet de Lisbonne à déclarer officiellement la guerre à l'Angleterre. Par son édit du 20 octobre¹, le prince régent annonça que, ne pouvant conserver plus long-temps la neutralité qui avait été si avantageuse aux sujets de sa couronne, il se déterminait à accéder à la cause du continent et qu'il fermait l'entrée de ses ports aux navires de la Grande-Bretagne, tant de guerre que de commerce. Le 22 octobre, l'ambassadeur de Portugal en Angle-

¹ Voyez à la fin du volume (E).

terre signa, au nom du même prince, une convention éventuelle par laquelle la cour de Londres s'engageait à tolérer la clôture des ports du Portugal, si la France n'exigeait pas davantage, et promettait des secours actifs pour transporter la cour de Lisbonne au Brésil, dans le cas où les prétentions outrées de l'ennemi commun rendraient cette mesure nécessaire.

Plus il y avait d'hésitation et de difficulté dans la marche du gouvernement portugais, plus il s'efforça de faire croire à la sincérité avec laquelle il entrait dans un nouvel ordre d'idées politiques. Une levée de recrues fut ordonnée pour porter à douze cents hommes les régimens d'infanterie, qui tous étaient incomplets. Le prince régent décréta, le même jour, la mise sur pied des deux régimens de milice de Lisbonne orientale et de Lisbonne occidentale, et la création d'un nouveau corps de cavalerie sous le nom de volontaires royaux à cheval. Des officiers du génie et de l'artillerie

furent envoyés dans la presqu'île de Péniche et dans les forts maritimes, pour les réparer, les armer et augmenter les moyens d'attaque et de défense. On traça sur la rive gauche du Tage des batteries nouvelles destinées à croiser leurs feux avec celles de la rive droite. On organisa des batteries mobiles sur la côte. On déplaça plusieurs corps qui, non plus que le reste de l'armée, n'avaient pas bougé jusqu'alors de leurs garnisons ordinaires. Une brigade, composée de deux régimens stationnés dans la capitale, le quatrième et le dixième d'infanterie, vint cantonner à Carcabelos, près de l'embouchure du Tage, avec l'ordre de s'opposer aux débarquemens que l'ennemi pourrait tenter, et, en cas de nécessité, se jeter dans les forts. Le treizième régiment d'infanterie partit aussi de Lisbonne pour tenir garnison à Peniche, qui n'était gardé auparavant que par des soldats invalides. La légion légère renforça la garnison de Setubal. Des camps furent indiqués à Barcellos au nord du Duero, à Soure

près de Coïmbre , à Mafra et à Alcacer-do-Sal au sud du Tage. En attendant qu'ils se formassent, on parut avoir établi une ligne d'observation suffisante pour la surveillance de la côte.

Le mouvement fut encore plus prononcé dans le service de la marine. On avait besoin d'escadres pour défendre l'entrée du Tage contre les escadres de l'Angleterre. On vit le vicomte d'Anadia, secrétaire d'État de ce département, s'arrachant tout-à-coup à ses habitudes douces et paresseuses, accourir à l'arsenal dès la pointe du jour, et passer sa vie sur les vaisseaux. Les bâtimens de guerre de toute grandeur jugés en état de tenir la mer furent radoubés, équipés et approvisionnés sans perdre de temps.

Le trésor royal était épuisé ; le numéraire devenait chaque jour plus rare. Un accroissement de recette était nécessaire pour couvrir les dépenses causées par l'augmentation et la mobilisation des armées de terre et de

mer. Les particuliers furent invités par un décret souverain à porter leur vaisselle à la monnaie, soit en don, soit en prêt, soit pour y être frappée à leur compte. Le prince régent donna l'exemple, et fit convertir en cruzades neuves une partie de l'argenterie de la couronne.

Les moines clairvoyans remarquèrent qu'il y avait plus d'ostentation que de réalité dans l'étalage des préparatifs de défense, et que les moyens, dont l'efficacité était la plus apparente, pouvaient recevoir une destination tout opposée à celle qu'on avouait. Ainsi, la flotte ayant été pourvue de vivres pour plusieurs mois, rien n'empêchait qu'elle servît à transporter au Brésil la famille royale et les grands de l'État. L'argenterie, dénaturée et frappée en monnaie, pouvait être déplacée avec plus de facilité. Les régimens réunis aux environs de Lisbonne pouvaient servir à protéger le départ du prince contre une insurrection populaire qu'il était naturel de prévoir; et

dans le cas où l'on serait pressé par des troupes étrangères, les forts fermés et garnis d'artillerie, et surtout la place de Péniche, devaient faire gagner, par leur résistance, le temps nécessaire pour effectuer l'embarquement régulièrement et sans trouble.

Ce n'était pas à tort que la cour de Lisbonne se défiait de ses nouveaux alliés. L'orage formé contre elle grossissait avec une rapidité effrayante. Les ambassadeurs du Portugal avaient été renvoyés de Paris et de Madrid. Don Lourenço de Lima donna par sa présence à Lisbonne une nouvelle force aux argumens dont était remplie sa correspondance. Il avait vu le corps d'observation de la Gironde en pleine marche à travers l'Espagne. On se repentit alors d'avoir temporisé. Malgré les promesses faites à l'Angleterre, le prince régent signa, le 8 novembre, l'ordre de garder à vue le petit nombre de sujets anglais qui étaient restés à Lisbonne et de séquestrer leurs propriétés. Sa conscience timorée se

tranquillisait par la considération des facilités et des délais qui leur avaient été accordés pour mettre en sûreté leurs marchandises et leurs personnes.

Le temps pressait. Il fallait avant tout arrêter la marche de l'armée française et apaiser Napoléon. Don Pedro-José-Joaquim Vito de Menezes, marquis de Marialva, un des seigneurs de la cour les plus qualifiés par sa naissance et les plus distingués par la culture de son esprit, fut envoyé à ce monarque. Il était autorisé à offrir des sacrifices pécuniaires, et pour donner à l'Empereur une marque personnelle de respect, il devait proposer un mariage entre le prince de Beira, héritier futur du trône, et l'une des filles du grand-duc de Berg.

Les événemens de guerre empêchèrent M. de Marialva de dépasser Madrid. Fût-il arrivé jusqu'à Paris, sa mission n'aurait pas eu plus de succès. Ce n'était pas seulement pour occuper deux grands ports sur l'Océan que l'Empereur

envoyait ses troupes au-delà des Pyrénées. Il embrassait dans ses vastes projets la Péninsule tout entière. Les intelligences secrètes du Portugal avec l'Angleterre n'avaient pas échappé à sa vigilance, et servaient sa politique dans le système que protégeait alors la victoire; puisque la maison de Bragance trahissait la cause du continent, elle devait cesser de régner ¹.

AU jour de la détresse de son allié de cent ans, l'Angleterre n'essaya pas de commettre ses armées dans une lutte inégale contre les forces de la France et de l'Espagne réunies. Mais ne pouvant défendre les Portugais, elle voulut au moins avoir sa part de leur dépouille. Sir Sidney Smith, célèbre pour avoir, à Saint-Jean-d'Acre, fait tant soit peu rebrousser la fortune de Napoléon, partit de l'Angleterre dans les premiers jours de novembre, à la tête

¹ Voyez le *Moniteur* du 13 novembre 1807.

d'une armée navale pour favoriser le passage du prince régent au Brésil, et, s'il s'y refusait, pour lui prendre son escadre. Comme l'opération pouvait présenter des difficultés, on donna l'ordre au lieutenant-général sir John Moore, qui passait alors avec sept mille hommes de la Sicile dans la mer Baltique, de s'arrêter devant Lisbonne pour y concourir. Un autre corps de troupes qu'on rassemblait alors à Portsmouth, sous les ordres du général major Brent-Spencer, dut se diriger vers la même contrée si on y prévoyait de la résistance. Le général Bérésfort partit avec un régiment pour occuper l'île de Madère. Des ordres furent envoyés aux Grandes-Indes pour qu'on s'emparât de Goa et des autres possessions portugaises. La prévoyance anglaise n'oublia même pas le comptoir de Macao en Chine.

Un homme moins connu alors par ses services diplomatiques que par ses succès dans la littérature légère, lord Strangford, était ministre

plénipotentiaire de S. M. britannique près le prince régent. Malgré la déclaration officielle du 20 octobre, il avait continué à résider à Lisbonne et à traiter avec les ministres. Il leur disait que « le roi d'Angleterre, en consentant à » ne point ressentir l'outrage de l'exclusion des » ports du Portugal, avait accordé tout ce que » la difficulté des temps et le souvenir d'une » ancienne alliance pouvaient justement exiger, mais qu'une complaisance de plus pour » la France amènerait inévitablement des représailles. » L'effet suivit de près la menace. Aussitôt que le vicomte de Strangford fut informé de l'ordre donné pour la détention de ses compatriotes, il fit enlever les armes d'Angleterre de la porte de son hôtel et demanda ses passe-ports. Peu de jours après, il se rendit à bord de l'*Hibernia*, vaisseau amiral de la flotte anglaise qui venait d'arriver à hauteur de la barre de Lisbonne. Conformément aux instructions données par le ministère, le contre-amiral sir Sidney Smith déclara l'embouchure

du Tage et les côtes du Portugal en état de blocus¹.

Des fenêtres de son palais de Mafra, le prince régent vit les vaisseaux de la Grande-Bretagne courir sus aux navires de ses sujets. Sur mer comme sur terre tout était hostile autour de lui. Pour avoir voulu ménager deux puissances rivales, on allait tout perdre à la fois, et l'on n'emporterait même pas la consolation de sauver l'honneur. Triste condition d'un souverain, dont les courtisans ne purent croire au patriotisme et au dévouement de la nation, parce qu'il n'y avait au fond de leur propre cœur qu'égoïsme et pusillanimité.

Les vaisseaux des marchands de Lisbonne et de Porto furent saisis et emmenés dans les ports de l'Angleterre le jour même où les Français, passant l'Erjas, commencèrent à saccager les chaumières des paysans de la Beira. Le manque de postes et de chemins, et la négli-

¹ Voyez à la fin du volume (F).

gence de l'administration, firent que leur marche resta ignorée. On les croyait arrêtés à Salamanque, ou tout au plus arrivés à Alcantara, quand, le 24 novembre au soir, parvint au gouvernement la lettre de leur général en chef datée d'Abrantès. Par une coïncidence singulière, le même jour, 24 novembre, arriva à l'escadre anglaise un messenger envoyé de Londres, qui apportait la feuille du *Moniteur* français, où il était dit que la maison de Bragance avait cessé de régner, et en même temps l'assurance que l'Angleterre était prête, oubliant le passé, à rendre son amitié au prince régent s'il consentait à partir pour le Brésil, mais qu'elle ne souffrirait jamais que la flotte du Portugal tombât entre les mains de la France.

Le plus sûr pour cela était de s'en emparer. Mais il fallait prendre les forts du Tage, et les troupes des généraux Moore et Spencer n'étaient pas encore arrivées. Sir Sidney Smith envoya un message à terre et l'appuya par

des lettres pressantes. Lord Strangford débarqua : on assembla un conseil d'État extraordinaire, on y discuta devant le prince la situation de la maison de Bragance et de la monarchie. L'Angleterre garantissait les possessions coloniales.

Du côté de la France, au contraire, il n'y avait à attendre que la sentence prononcée par le terrible Moniteur. Après tout, mieux valait régner en Amérique qu'être prisonnier en Europe. Pour rendre sensible aux yeux des moins éclairés un point de fait si évident, l'entraînement de sir Sidney Smith et la faconde de lord Strangford étaient même superflus. Un conseiller plus éloquent que les deux Anglais, la peur, vainquit enfin les perpétuelles irrésolutions du prince régent ; il se décida à s'embarquer.

A L'ISSUE du conseil, la famille royale vint au château de Quélus, à deux lieues de Lisbonne, afin d'être plus rapprochée de la cale

de Belem , où allaient se faire les préparatifs du départ. Le résultat des délibérations fut communiqué aux principaux personnages du gouvernement et de la cour, et à ceux que le prince régent désigna nominativement pour l'accompagner au Brésil. La brigade de marine monta à bord des vaisseaux. Les capitaines des bâtimens de guerre et de commerce furent autorisés à recevoir , dans les emplacements dont l'autorité n'avait pas disposé, les sujets fidèles qui voudraient courir les chances de l'émigration, et de préférence parmi eux les officiers de l'armée de terre et de mer. On défendit aux douanes de percevoir les droits du fisc sur les hardes et les meubles des émigrans. La plupart des employés du gouvernement demandèrent à suivre le prince , et beaucoup furent refusés. Il n'y avait pas sur les vaisseaux assez de place pour tous ceux que la crainte des troupes étrangères portait à partager la destinée de leur souverain. L'embarquement du mobilier de la cour et des particuliers se fit

avec confusion ¹. Pendant trois jours le quai de Belem fut obstrué de voitures, d'effets précieux et de caisses pesantes, abandonnés pour ainsi dire à la merci du premier occupant.

La journée du 25 fut employée par le gouvernement à aviser aux moyens de diminuer le désordre et les froissemens auxquels la marche imprévue des armées étrangères ne pouvait manquer de donner lieu. L'ordre fut expédié aux magistrats civils et aux gouverneurs des places et des provinces de recevoir les troupes françaises et espagnoles. Cependant le chevalier d'Araujo envoya le négociant portugais José Oliveira de Barreto, qui avait une partie de sa famille établie en France, au-devant du général Junot, afin d'entrer en pour-parler et gagner du temps.

¹ On porte à quinze mille ames l'émigration qui eut lieu dans cette circonstance, tant sur la flotte que sur les bâtimens du commerce nationaux et étrangers.

Le 26, un décret ¹ publié et affiché dans les rues de Lisbonne annonça au peuple portugais la résolution prise par le prince de transporter dans les États d'Amérique la reine, sa famille et la cour, et de fixer sa résidence à Rio de Janeiro jusqu'à la conclusion de la paix générale. « Après l'épuisement du trésor public, et malgré des sacrifices sans cesse renouvelés, il n'avait pu, disait-il, parvenir à conserver à ses bien-aimés sujets le bienfait de la paix. Les troupes françaises étaient en marche vers la capitale : résister serait faire couler sans profit pour la patrie le sang de braves gens. Étant plus particulièrement l'objet de l'inimitié non méritée de l'empereur Napoléon, il s'éloignait avec les siens, afin de diminuer la somme des maux qui pèseraient sur le pays. »

A l'imitation de ce qui fut fait en l'année 1574, quand le roi Sébastien partit pour

¹ Voyez à la fin du volume (G).

l'expédition d'Afrique, le prince régent remit les rênes du gouvernement pendant son absence à un conseil de cinq membres choisis parmi les hommes les plus éminens de la monarchie. Le marquis d'Abrantès, allié à la maison régnante comme descendant d'un fils naturel du roi Jean II, en fut le président. On recommanda aux gouverneurs du royaume de faire en sorte que l'armée française n'eût aucun sujet de plainte contre les habitans, et de maintenir la bonne harmonie entre les deux nations qui, quoique l'une traversât en armes le territoire de l'autre, ne cessaient pas pour cela d'être alliées sur le continent d'Europe.

Ceux qui connaissent la tendresse compatissante et le caractère aimant des Portugais, pourront se faire une image de la consternation dans laquelle Lisbonne fut plongée, quand on sut que le départ pour le Brésil était irrévocablement arrêté. Jamais une grande cité ne ressembla davantage à une seule famille. Les habitans, en se rencontrant, pressaient les